

Les Portes du bonheur

Catherine Boissel

Les Portes du bonheur



© Presses de la Cité, un département de Place des
éditeurs, 2017.

© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0188-4

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

À la mémoire

*de mon grand-père maternel,
qui eut vingt ans au Chemin des Dames,*

et

*de mon grand-père paternel,
que la barbarie de cette guerre invalida.*

*Vous en avez tant mis dans le secret des
tombes,
De ces enfants sombrés aux portes du
bonheur.*

Charles PÉGUY, *Eve*

*Quelle triste chanson font dans les nuits
profondes
Les obus qui tournoient comme de petits
mondes,
M'aimes-tu donc, mon cœur, mon cœur...*

Guillaume APOLLINAIRE, *Poèmes à Lou*

Les personnages de cette histoire sont imaginaires. Toute ressemblance avec des personnes existant ou ayant existé serait involontaire et pure coïncidence. Contrairement aux autres noms de lieux cités dans le roman, celui de Brévigny est imaginaire, composé à partir de deux noms de communes réelles de la baie des Veys : Isigny-sur-Mer (Calvados) et Brévands (Manche).

Prologue

Verdun (Meuse)

Mars 1916

La nuit était profonde et le brouillard épais. Julien reprit conscience. Les balles sifflaient, miaulaient, piaulaient. Elles giflaient la terre martyrisée en une pluie rageuse. On aurait cru une armée de guêpes furieuses. Les salves d'artillerie ébranlaient le sol. Dans le vacarme incessant, la boue tremblait sous son corps.

Il frissonna sous les gouttes d'une brume pénétrante, chargée de l'odeur de la guerre. Elles s'accrochaient à sa barbe, trempaient ses cheveux. Une douleur insidieuse lui enserrait le crâne. Son casque ! Où était son casque ? Il voulut porter la main à sa tête et retint un gémissement ; un liquide poisseux inondait la manche de sa capote durcie de crasse et de gadoue. Il abaissa un regard stupéfait sur la bouillie de chair, de tendons et d'os qui avaient formé trois doigts de sa main droite. Sourde dans sa tête et aiguë dans sa main, la souffrance

affluait en vagues opiniâtres. Il ne s'en inquiéta pas trop. Le plus grave restait la perte de son casque. Devrait-il voler un mort ?

Un essaim de balles l'avait repéré, au fond de son trou d'obus. Les garces avaient décidé d'avoir sa peau. L'une d'entre elles lui arracha un morceau de cuir chevelu. Et le marmitage reprit de plus belle. La terre giclait en gerbes brunes chargées de morceaux de métal, de bouts de tissu, d'esquilles d'os et de débris innommables. Une averse de mottes visqueuses l'engloutit à moitié. Il se fit tout petit. Les genoux au menton, la tête entre les cuisses, il se ratatina dans le cloaque répugnant. Au milieu du déluge de feu, comme une ritournelle il répétait :

— Mon casque, bon Dieu ! Mon casque, où il est ? Bon Dieu, mon casque !

Les souvenirs affluent à sa mémoire affolée. La tranchée qui pue le cadavre, l'explosif et la merde. Les hommes à l'affût dans l'attente de l'assaut, la poitrine comme une forge et les doigts crispés sur la baïonnette. Malgré le froid, la sueur qui coule sous le casque, le long des

ailes du nez, dans la nuque. Le coup de sifflet, l'ordre tant redouté du lieutenant :

— En avant !

Monter à l'échelle que le bataillon surnomme l'échafaud. Enjamber le parapet de la tranchée. Sortir sur le champ de bataille. Courir, courbé en deux sur le fusil et la pelle battant les reins, avec le poids du havresac sur le dos, à travers cette plaine grise labourée de cratères, semée de corps, de souches d'arbres et de ferraille. Courir encore, sauter de trou d'obus en trou d'obus, se mettre à l'abri de la mitraille, repartir, courir à nouveau. Ne pas trébucher.

Courir. Sauter. Courir. Sauter. Courir.

Ne penser à rien. Juste sauver sa peau jusqu'à la ligne ennemie. Ne pas voir les copains qui tombent. Tenir la peur en respect. Tous ceux qui ne dominent pas leur peur y restent. Une seconde d'hésitation et c'est fini.

Le retour à la tranchée, deux fois moins nombreux qu'au départ. Tant d'hommes sont morts pendant cette sortie. Des pantins désarticulés couchés dans la fange, ou accrochés aux séchoirs, les barbelés ennemis. Les blessés

geignent, pleurent, appellent à l'aide. Le lieutenant les désigne, Louis et lui :

— C'est calme, tout de suite. Tallec et Vautier, allez chercher les blessés.

Il fait noir. À Verdun c'est toujours la nuit qu'on récupère les hommes tombés sur le champ de bataille. Comme tous ceux qui reçoivent le même ordre, ils ne songent pas à se défilier.

— Faut bien ramener les potes, dit Tallec. On peut pas les laisser comme ça.

Les jambes lourdes sur les barreaux de l'échafaud, ils ressortent. Ils avancent à quatre pattes, traînant entre eux le brancard. Louis rampe devant, Julien suit. Soudain ils y voient comme en plein jour. Des fusées éclairantes, pareilles à un feu d'artifice assassin. Le tonnerre des obus recommence à gronder. Derrière le rideau de fumée, la colline du Mort-Homme, hérissée de troncs d'arbres carbonisés, s'illumine.

— Cours, Vautier ! Dans un trou, vite ! hurle Tallec.

Un sifflement.

Courir. Sauter. À plat ven...

Un souffle énorme. Une explosion à faire péter les tympans.

Et puis plus rien.

Un jour grisâtre se levait. Le soleil pâle comme une lune perçait à peine le brouillard. D'immenses colonnes de fumée noire se tordaient sur l'horizon et dévoraient le ciel. Le paysage se diluait dans le borbier d'où émergeaient, çà et là, des moignons d'arbres, et que délimitaient, là-bas, les barbelés des lignes ennemies.

Les armes s'étaient tues, mais leur odeur âcre, qui prenait à la gorge, se diluait encore dans le silence revenu. Une escouade croassante de corbeaux, à l'affût des morts, planait au-dessus du champ de bataille.

Julien essaya de se redresser. Peine perdue. Il se crut paralysé. La panique le submergea. Son cœur s'emballa. Un spasme tordit ses entrailles. Puis le mouvement et la vie revinrent lentement dans ses membres tétanisés. Il s'adossa à la paroi du trou d'obus. De sa main valide, il sortit les pansements de sa cartouchière, entourna maladroitement sa blessure d'où le sang coulait en abondance. Combien de temps était-il resté là, à demi enfoui dans la terre ? Une heure ? Un jour ? Ou plus ? Il regarda autour de lui.

Où était la tranchée ? Ses camarades ? Il n'y avait plus rien. Rien qu'une mer figée de boue jaunâtre. Rien que la gadoue, les arbres mutilés et le brouillard. Personne. Personne sinon les morts. Et Tallec ?

— Tallec ! Tallec ! Réponds ! Louis, bon sang, t'es où ?

Sa voix se perdait dans l'immensité triste et le silence blafard, mais il refusa de se résigner. En serrant les dents il réussit à s'extirper de son trou. Il oublia sa blessure pour arpenter à quatre pattes le no man's land. Quand la douleur devenait intenable, il se mettait à genoux, de l'autre main serrait son poignet. Quelle heure était-il ? Où était son casque ? Où était Tallec ?

— Louis, t'es où, vieux ? appela-t-il encore.

Un long gémissement lui répondit. Julien reconnut la voix de son copain. Et il le vit. Allongé sur le dos, la capote en lambeaux, avec toutes ces taches écarlates sur la chemise grise. Les yeux clos, les lèvres bleues déjà.

Julien était jeune et robuste, volontaire et courageux. Fidèle en amitié, aussi : il savait tout ce qu'il devait à Tallec. D'un coup de reins, il chargea le moribond sur son dos. Plié sous son

fardeau, il se releva. Il devait gagner le poste de secours le plus proche :

— Tiens bon, mon bonhomme*¹. On va s'en tirer.

1. Tous les termes suivis d'un astérisque sont explicités dans le glossaire en fin d'ouvrage.